

## Intervention



# Prendre une photo ou prendre un bâton

## Discussion avec Tobias Heldt, photographe de presse

Thomas Born et Tobias Heldt

Numéro 17, octobre 1982

Attention à l'art!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57424ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Born, T. & Heldt, T. (1982). Prendre une photo ou prendre un bâton : discussion avec Tobias Heldt, photographe de presse. *Intervention*, (17), 36–37.

# PRENDRE UNE PHOTO OU PRENDRE UN BÂTON

Discussion avec Tobias Heldt, photographe de presse

*Tobias Heldt avait été invité par Thomas et Annelie à participer à une rencontre à l'atelier et nous avons cru bon de reproduire des moments de la traduction simultanée reprise sur bande sonore. Ces quelques extraits aident à mieux saisir le problème éthique vécu par les photographes de presse.*

**Tobias Heldt** En 1981, au mois de février, la dernière grande manifestation anti-nucléaire à Brockdorf s'est terminée par des luttes sanglantes. Les policiers, qui étaient en très grand nombre, ont fait des erreurs de stratégie. Ils ont voulu disperser les manifestants trop rapidement et trop brutalement. Le soir allait tomber et, s'ils avaient attendu une heure avant d'intervenir, la plupart des manifestants auraient eu déjà le temps de quitter le champ d'action. Il leur a fallu courir très vite pour fuir devant la police.

La riposte rapide des policiers a conduit une grande partie des manifestants dans un endroit qui n'était tactiquement pas facile à tenir. À ce moment-là, la police a chargé sur les manifestants avec des jets d'eau pour se frayer un passage et les manifestants se sont mis à leur lancer des pierres.

De l'endroit où je me trouvais, je pouvais photographier à contre-jour, les policiers attaquant tout en étant à l'abri des pierres lancées sur eux. Les policiers ont battu en retraite sauf l'un d'eux qui continuait à avancer sans remarquer que ses camarades avaient déjà reculé. Arrivé au bord de la tranchée, il a glissé et s'est retrouvé au milieu du fossé. J'ai continué à

avancer sans me soucier du danger; derrière ma caméra je me croyais à l'abri des coups. J'ai été tout de même bastonné.

La première impression que j'ai eue quand j'ai observé la scène dans l'objectif de ma caméra c'est que le policier ne pourrait survivre à une telle attaque. L'un des manifestants armé d'un bâton (la pelle est arrivée un peu plus tard) assénait avec force des coups sur la tête du policier. Je me suis dit: ça il faut que je le photographie. En tant que journaliste, cette scène m'intéressait parce que habituellement dans les manifestations, les choses se passent autrement: ce sont les policiers qui frappent les manifestants.

Aujourd'hui, ce genre de photo ne serait plus possible, parce que quand la police arrive ce sont d'abord les photographes qu'elle écarte et après, les manifestants.

Les deux manifestants qui ont frappé le policier ont été recherchés par la police pour répondre à une accusation de tentative de meurtre. Le procureur d'État a remis cette photo à l'Agence nationale de Presse en indiquant que c'était une photo de recherche d'assassins. La police est venue perquisitionner chez-moi pour trouver d'autres photos. J'ai refusé qu'elle les

prenne. J'ai ensuite été appelé comme témoin et convoqué à me présenter à la barre. Là, j'ai revendiqué mon droit au silence; on ne l'a pas reconnu. Pour me forcer à parler on m'a appréhendé et écroué. Alors, finalement j'ai fait un rapport sur ce qui s'était passé. Le même jour, les deux manifestants en cause ont été arrêtés. On a laissé tomber l'inculpation pour tentative de meurtre, le procès a duré cinq jours et ils ont été inculpés et condamnés à purger des peines respectives de cinq ans et demi et trois ans de prison.

\* Je crois que je ne la ferais pas cette photo compte tenu des suites qu'elle peut avoir: jusqu'à faire condamner des gens à des peines de prison relativement élevées. Il y a un déséquilibre dans ce genre de traitement. Violence d'un manifestant contre un policier, cinq ans d'emprisonnement alors qu'un policier qui tire sur un manifestant peut être acquitté...

Mais quels sont les conclusions que tu tires du fait qu'on ait abusé de ta photo?

**Tobias Heldt** Je suis responsable de cette photo. Elle a été diffusée dans deux publications allemandes: le journal de Hambourg qui m'avait passé la commande et je l'ai ensuite vendue au Stern. Pour moi, la chose s'arrêtait là; les négatifs restaient chez-moi sous verrou. Je considère cette utilisation du matériel de presse comme un abus contre la liberté de presse. Puisqu'en Allemagne tout est régi par des lois, il devrait y avoir une législation interdisant de tels abus.

D'un autre côté, si j'avais détruit les négatifs on m'aurait accusé de falsifier des documents de poursuite judiciaire et j'en aurais pris pour trois ans.

\* S'il n'y avait pas eu cette photo, il n'y aurait pas eu d'accusation publique.

\* Qu'est-ce qui est le plus important dans une situation comme celle-là, de prendre une photo ou de prendre un bâton ou une pelle? C'est là, la question!

**Tobias Heldt** En regardant cette photo on s'interroge sur le contexte réel qui a prévalu à cette violence, à cette agression. Cette photo n'est pas révélatrice à ce niveau et c'est pour cela qu'elle est douteuse. La photographie ne montre pas ce qui s'est passé avant ou après; ce n'est que le point culminant. C'est ce qui définit la photographie journalistique mais c'est aussi tout le problème de la photographie. Une photo comme celle-là n'a pas un caractère de preuve. C'est une prise de position personnelle. Beaucoup de photographes ont



Jean-Claude St-Hilaire



travaillé pendant la guerre civile en Espagne, par exemple, ils se sont impliqués, ils ont combattu; leur caméra c'était leur fusil, une arme de propagande! Les journalistes de guerre, aujourd'hui ne laissent voir que des cadavres.

Moi, je suis au milieu, je suis neutre et les pierres passent au-dessus de ma tête... Les journalistes sont obligés de laisser voir les deux côtés. On ne peut pas demander à un journaliste de faire un reportage qui ne serait valable que pour un petit groupe de gens et de laisser faire le reste. Je travaille à partir de ce que je ressens, de ce que je suis moi-même. Je ne peux pas prendre seulement des photos de fleurs sur le bord de la route.

► Je croyais que c'était une discussion sur l'art politiquement engagé...

**Thomas Born** La discussion autour de cette photo dans le cadre de l'atelier d'art engagé semble peut-être un peu spéciale mais elle nous amène à l'art engagé du fait que l'artiste aussi travaille beaucoup avec des photos, des montages. Annelie et moi qui vous avons invités à cette discussion avons travaillé sur ce sujet dans le cadre de cet atelier. Le rapport avec l'art semble lointain, mais un photographe c'est aussi un artiste même si, toi, Tobias tu ne te considères pas comme un artiste comme ceux qui exposent à la Documenta. Dans le journalisme comme dans l'art il faut prendre position. Peut-on faire des images neutres...? Il nous semblait important de choisir des photos qui ont fait

leur chemin dans l'histoire; nous voulions savoir si elles sont restées objectives ou si elles sont devenues subjectives.

Nous avons pris les photos de Tobias comme matériel de base pour notre travail pratique. Dans mes livres et dans mon travail, je me sers beaucoup de photos que j'inscris dans un autre contexte; je les manipule pour produire quelque chose de nouveau et alors ce qui était dans l'intention d'origine n'existe plus. Quand Tobias a vendu sa photo au journal il ne connaissait pas le contenu du texte qui accompagnerait sa photo.

► On peut photographier quelqu'un, mais je ne peux pas la publier sans l'autorisation de la personne. À partir de quatre personnes cependant, nous sommes déjà en face d'un groupe; et on ne peut demander l'autorisation à une centaine de personnes. Quand on fait une photo dans des manifestations comme celle-là on sait que la photographie est une prise de position, une accusation donc. La question est de réfléchir sur le geste qu'on pose et sur ses suites.

► Avoir trente lignes ou trois photos dans un journal pour rendre compte de façon objective de tout cet événement c'est une grande difficulté. Tu as quand même la responsabilité de cette photo, même si les médias l'ont largement manipulée. La presse a toujours essayé de donner l'impression que ce sont les manifestants qui sont des brutes et, dans ce cas, on a enfin une photo qui le prouve.

► Je suis aussi contre la violence envers les policiers, parce qu'une violence suscite l'autre. Je ne sais pas ce que vous voyez dans cette photo, mais je vois deux personnes qui viennent vite aider quelqu'un, ce pauvre policier, qui est tombé dans le fossé. Ils viennent l'aider et non pas lui taper dessus. En France, cette photographie a été publiée dans plusieurs journaux, le Figaro, l'Humanité par exemple et à chaque fois le commentaire changeait. Dans un journal il y avait même le texte d'aide, de secours au policier. C'est le texte qui accompagne la photo qui finalement inculque les idées.

L'information c'est la manipulation.

► Il faut réfléchir sur ce qui arrive du travail qu'on a fait, ou à quel résultat aboutit finalement le travail dans le journal. Qu'on soit pour ou contre, la violence est secondaire dans cette question!

Le monopole de la violence ou enfin de la force est revendiqué par l'État, qui essaie toujours de s'imposer par la violence. Le problème est à mon avis, qu'on ne peut plus discuter de la droite et de la gauche où les formes de la violence d'un côté comme de l'autre sont redistribuées; de dire que l'État est le médiateur neutre n'est pas vrai! La question de la violence dans la main de l'État comme monopole me fait mal, me fait peur.

► indique une intervention de l'un des participants à la discussion.

## L'ART EN R.D.A.

Discussion avec un artiste d'Allemagne de l'Est

*En R.D.A., «l'art c'est l'État», comme aussi l'art «c'est une arme», mais une arme que la bureaucratie et l'administration retournent contre les artistes. Il est même dangereux pour un artiste d'être cité dans une revue étrangère parce qu'alors on le soupçonnera d'activités illégales puisque ses contacts ne lui sont pas venus par l'État. Il ne faut donc jamais donner le nom et l'adresse des contacts là-bas, puisque ces gens peuvent être surveillés et interrogés par la police.*

La situation de l'art en République démocratique allemande est assez problématique. L'administration de la politique artistique est passablement lourde et les possibilités d'information pratiquement nulles. Les contacts étant très difficiles avec l'Ouest, on a cherché à développer les rapports avec la Tchécoslovaquie et la Pologne. Les seuls artistes qui réussissent à exposer sont ceux qui suivent de près l'idéologie de l'État. En réaction donc, il s'est développé un art politiquement engagé, un art évidemment clandestin qui propose

une réflexion sur la situation vécue dans le régime de l'Allemagne de l'Est. Des formes d'art contemporain pratiquées dans l'Ouest comme la performance et la vidéo ne sont absolument pas reconnues et sont donc proposées à des publics restreints par des artistes engagés et toujours par des stratégies de clandestinité. Il existe en dehors de l'art officiel enseigné dans les écoles (qui ne va pas plus avant que la peinture et la sculpture) des pratiques de groupes rassemblés autour des théories de Paul Klee et Kandinsky. Je peux donner

ici l'exemple de K... mieux connu en France qu'en R.D.A., qui a développé une peinture sculpturale véhiculant des composantes philosophiques.

En R.D.A., des expériences ont été faites de contacts entre les artistes et les ouvriers, le point central de la politique en art étant toujours la population large, le public très vaste. Le président de l'État, Walter Ulbricht prônant que l'art doit être accessible à tout le monde, encouragea l'art ouvrier. Entre autres, il s'est formé un mouvement où les ouvriers, animés par des artistes, étaient invités à prendre le pinceau ou la plume pour s'exprimer. Les artistes se rendaient dans les usines et les industries. Cependant, ça n'a pas duré très longtemps, parce qu'il y a une marge entre la théorie et la pratique. Les ouvriers n'arrivaient pas à s'exprimer facilement et les artistes ne pouvaient pas vraiment produire un art accessible à tous. Ça n'a pas marché. Dans les académies, à celle de